

Ces états d'âme, qui ne sont pas à encourager en aucune situation, le sont encore moins chez les personnes en service,--c'est, à mon avis, une psychologie à côté que celle qui prête, à cette classe de notre société, des aspirations qu'elle ne peut avoir et des émotions qu'elle ne peut comprendre.

Pourquoi les servantes auraient-elles honte de leur état et pourquoi regretteraient-elles leur position ?

Chacun sert en ce monde, qui, son maître, qui son Dieu.

Le Christ ce grand socialiste, a voulu que la hiérarchie sociale existât, il l'a lui-même respectée. Enseignons avec douceur mais avec fermeté, ce principe fondamental à ceux que la destinée a fait nos inférieurs. Ils songeront moins à la révolte, plus à l'obéissance et au respect de l'autorité. Ne faisons donc pas de sentimentalité: parlons plutôt raison, c'est un langage sain que tout le monde comprend et qui fait du bien à tout le monde.

Les servantes ont des griefs ? Soit, Mais les maîtresses de maison en ont aussi. Elles ont de plus le droit, puisqu'elles rémunèrent largement pour cela, d'exiger un bon service. L'ont-elles ? C'est surtout, il me semble, le point en litige.

Ainsi que l'écrivait "Grand'mère" dans le véhément, peut-être, mais juste plaidoyer qu'elle adressait au "Nationaliste" :

"N'intervertissons pas les rôles, je vous prie ; autrement, nous sèmerons la tempête et nos petites-filles récolteront l'ouragan. Relever le niveau social de la femme en service ne consiste pas à lui mettre dans la tête des idées et des aspirations pour lesquelles elle n'était point née."

Un mouvement se fait, en haut lieu, me dit-on, pour organiser, en faveur des domestiques du sexe féminin, des lieux de réunions, où, elles pourront trouver, à leurs heures de sortie, les distractions honnêtes dont elles ont besoin.

En même temps, des efforts seront tentés pour relever leur niveau moral...

Je suis sûre d'avance, que pas une maîtresse de maison ne s'opposera à une aussi louable innovation. Quand le sens du mot : devoir, finira par être compris de la domesticité, il sera facile alors, je crois, d'arriver à une

entente faite de charité chrétienne et de bons procédés entre maîtresse et servante.

Autrement plus sympathique et plus digne de juste pitié est la cause des institutrices dont Mlle Viger, la directrice de l'Académie Viger, nous a fait au soir de la clôture, une peinture si touchante et si vraie.

Quoi de plus navrant que de savoir qu'il existe une classe de femmes intelligentes et instruites, à qui l'affinement peut permettre certaines aspirations, et qui vont dépensant le meilleur d'elles-mêmes : esprit et cœur, pour une somme si minime et si chétive que la plus petite bonne d'enfants, le plus incompetent des marmittons refuseraient avec indignation.

Songez que pour deux dollars et demi par semaine, il y a de ces malheureuses qui doivent, quittes à cracher leurs poumons plus tard, exercer le métier honorable, mais, pénible combien ! de l'enseignement, qui doivent, sans autre rémunération, se vêtir, se nourrir, s'éclairer, et parfois—je me refuse presque à le croire—acheter le combustible nécessaire à leur école. !

Où trouvez-vous de servantes plus à plaindre que ces institutrices ?

"C'est une honte pour notre province de Québec, s'écrie, en une belle apostrophe, ma collègue, Madeleine, une honte nationale, si je puis dire, de rabaisser bien en bas du travail mécanique, l'œuvre d'intelligence et de cœur, de ces pauvres dévouées, de ces obscures missionnaires qui prêchent la science, et qui crèvent de froid et de misère !"

Puisse ce cri généreux être entendu de ceux qui peuvent remédier au déplorable système qui régit actuellement le salaire de nos institutrices sacrifiées.

J'aimerais encore à faire une remarque, que mon appréhension à perler en public m'a empêchée de formuler en réponse à la jeune fille déléguée par l'association des demoiselles de téléphones. Cette jeune fille, au cours de sa petite enquête écrite avec une remarquable inspiration, a déclaré, avec une satisfaction que nous avons toutes partagée, que la majorité de ses compagnes avaient été choisies parmi les canadiennes-françaises à cause de leur connaissance des deux langues.

Alors, pourquoi avons-nous tant de

mal, à nous faire comprendre de ces demoiselles, quand nous demandons une correspondance en français ?

Mais la critique est aisée... si je ne borne qu'à elle mes appréciations, c'est que, de décerner à chacune les compliments qu'elle mérite, rendrait trop longue ma tâche, tout agréable qu'elle pourrait être.

Je me résumerai en affirmant à nouveau, que le Congrès a obtenu du succès, et que ce succès ira grandissant à mesure que l'expérience—ce soleil qui mûrit tout fruit—ajoutera à l'action bienfaisante que doit exercer la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste.

Quelle joie pour nous, Canadiennes-françaises, de travailler ainsi, à l'unisson, à préparer un heureux avenir à notre pays, et quelle gloire de faire de ce beau rêve, une splendide réalité !

Françoise.

### Un premier prix de beauté

Le "Journal de Françoise" offre ses félicitations à mademoiselle Marguerite Eliane Sylvain, de Manchester, N.H., qui a dernièrement, été proclamée la femme la plus belle de la Nouvelle-Angleterre.

Le jury qui a rendu cette sentence déclare que par les traits, la taille, le coloris, la dignité et la grâce, la jeune fille est du plus pur grec classique. On ajoute que les qualités du cœur et de l'intelligence rehaussent encore sa beauté.

Tout cela lui vient des rives du Saint-Laurent. Mme Sylvain, sa mère, est une enfant de Montmagny ; elle s'appelait Alma Roy, de son nom de jeune fille et est encore d'une beauté remarquable.

Son père, un Sylvain de Rimouski, famille bien connue qui compte parmi ses membres plusieurs personnalités distinguées, dont la plus notable peut-être est M. L. P. Sylvain, d'Ottawa, lettré et bibliophile très estimé et très consulté. Depuis vingt-un ans le Dr Emila Sylvain, père de la jeune beauté, exerce sa profession à Manchester N. H., et il a représenté cette ville dans la législature de l'Etat.

Vive la Canadienne !